L'imagination

L'imagination fantastique

Roselyne Dégremont

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Introduction

Deux textes vont nous servir de tremplin. Le premier est un court conte d'Oscar Wilde, et le second un conseil de Léonard de Vinci destiné au peintre.

> « Il y avait un jour un homme que dans son village on aimait parce qu'il racontait des histoires. Tous les matins, il sortait du village, et quand le soir il y rentrait, tous les travailleurs du village, après avoir peiné tout le jour, s'assemblaient autour de lui et disaient : Allons ! Raconte ! Qu'est-ce que tu as vu aujourd'hui ?
>
> Il racontait :
>
> *J'ai vu dans la forêt un faune qui jouait de la flûte et faisait danser une ronde de petits sylvains.*
>
> Raconte encore : qu'as-tu vu ? disaient les hommes.
>
> *Quand je suis arrivé au bord de la mer, j'ai vu trois sirènes, au bord des vagues, et qui peignaient avec un peigne d'or leurs cheveux verts.* `
>
> Et les hommes l'aimaient parce qu'il leur racontait des histoires. Un matin, il quitta, comme tous les matins, son village, mais quand il arriva au bord de la mer, voici qu'il aperçut trois sirènes

au bord des vagues, et qui peignaient avec un peigne d'or leurs cheveux verts. Et comme il continuait sa promenade, il vit, arrivant près du bois, un faune qui jouait de la flûte à une ronde de sylvains. Ce soir-là, quand il rentra au village et qu'on lui demanda comme les autres soirs :

Allons, raconte ! Qu'as-tu vu ?

Je n'ai rien vu »[1].

« Façon de stimuler et d'éveiller l'intellect pour des inventions diverses. Si tu regardes des murs barbouillés de taches ou faits de pierres d'espèces différentes, et qu'il te faille imaginer quelque scène, tu y verras des paysages variés, des montagnes, fleuves, rochers, arbres, plantes, grandes vallées et divers groupes de collines. Tu y découvriras aussi des combats et des figures d'un mouvement rapide, d'étranges airs de visages, et des costumes exotiques, et une infinité de choses que tu pourras ramener à des formes distinctes et bien conçues. Il en est de ces murs et mélanges de pierres différentes comme du son des cloches, dont chaque coup t'évoque le nom ou le vocable que tu imagine » (Léonard de Vinci, *Carnets,* 2, Tel Gallimard, 1942, p. 247).

Que faut-il pour que l'imagination crée ? Le plus souvent, « juste un mot », qui, par exemple, dénote un être fictif : un faune, une sirène, un sphinx, un dragon, par exemple ; il ne nous est rien de plus facile que de forger des mots, d'y associer une représentation figurée. Je dis « sirène » et je me la représente, corps d'une jolie jeune femme, queue de poisson au lieu de jambes ; je dis « sphinx » et je me représente le sphinx de Guizeh, tête d'un pharaon entée sur le corps d'un lion : je l'ai vu de mes yeux, je le revois en photographie, ou alors je pense à la sphinge de Gustave Moreau, dressée, s'appuyant sur le corps d'Oedipe ; je dis « dragon », et j'évoque des images de la bête que Saint-Michel, juché sur un cheval, pourfend de sa lance, dans des peintures de Carpaccio. Mais aussi, au moins aussi souvent, il suffit « juste d'un trait » au bout d'un crayon, ou d'un pinceau. Si je pose mon crayon sur le papier, tire un trait, il est en puissance d'un profil humain, d'un arbre, d'un satyre... il est si aisé de continuer le trait, d'esquisser une figure ! Le mot rêve, le trait rêve, à eux seuls ; mais aussi en interagissant l'un sur l'autre. Comme nous avons été enfants dessinant le long de nos feuilles, nous n'imaginons que trop bien le moine copiste, appliqué à reproduire un livre contenant des psaumes pour la énième fois, écrivant certes, mais très tenté de dessiner aussi ! Pour embellir sa page, il l'entoure de volutes ; puis il dessine la première lettre plus grande que les autres : et il désire enjoliver cette lettre : à l'intérieur d'un A, d'un B, d'un D, d'un L, d'un Q, etc... il peut dessiner un reptile : « Le reptile trace une courbe, s'accroche à un jambage droit, s'enroule en panse, s'étire en trait horizontal, ou pend en queue, mais en s'identifiant, de plus en plus, avec des lignes pures. » (Jurgis Baltrusaitis, *Réveils et prodiges*, Armand Colin, 1960, p. 72) L'association de l'angle droit d'un L, et d'un oiseau col et ailes tendues sous la barre horizontale de celui-ci, et voilà que la lettre soutient une gargouille ! Un O est une tentation pour un médaillon : le copiste peut y dessiner l'arbre de la connaissance, Adam et Eve, sans compter le serpent ; ou bien d'autres scènes.

Son d'une cloche, fissures ou taches sur un mur, mots (sylvains faunes et sirènes..;) : voilà des « signifiants », qui sont comme en quête de leurs signifiés, qui les appellent. Les pierres de rêve nous suggèrent des paysages, les sons de cloche se prolongent dans les airs du Trouvère de Verdi ou nous rappellent un poème (« Toutes les cloches sonneront. Quand donc reviendrez-vous, Marie ? »[2]), des mots magiques entraînent des métamorphoses, comme en narre Ovide... Nous aimons tellement plus l'imaginaire que le réel, notre esprit y nage délicieusement ! Il est tellement plus à notre portée de rêveur ! Pour quelques naturalistes qui ont observé la métamorphose d'une chenille en papillon, et pourraient la décrire, combien plus savent la métamorphose d'une femme de marbre en femme de chair, dans les bras de Pygmalion son créateur ! L'art n'est-il pas fils de la rêverie éveillée ?

1 Oscar Wilde, Le chant du cygne, contes parlés d'Oscar Wilde, recueillis par Guillot de Saix, éd Mercure de France, 1942.

2 Guillaume Apollinaire, *Alcools*. Marie.

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

Aussi, si le conteur devait parler de faunes et de sirènes perçus, existants, il préférerait se taire, car il décevrait les travailleurs avides de ses histoires, dit Oscar Wilde. La peinture « réaliste », que Courbet a voulu comme telle, est capable, quel que soit le talent de Courbet, de laisser indifférent le spectateur, et parfois de l'indigner : son *Origine du monde*, qui n'était pas faite pour être exposée dans un musée mais pour être cachée sous un rideau et contemplée par son acquéreur solitairement, a pu scandaliser, blesser le grand public : pourtant c'est juste un très joli corps d'une jeune femme : mais, souligne-t-on, sans tête, - (serait-ce une non-personne?) - mais avec un cadrage qui met en relief son sexe. Ce n'est pas ainsi qu'une jeune fille plaît et promet un bonheur : son visage et ses mains, sa chevelure et sa parure sont ce qui la rendent belle et désirable. Nous préférons désirer l'image, rêver sur le sourire d'une Lucrèce d'un Titien, à voir « la chose », qui est déjà souillée par les regards, qui sera souillée en pensée, ou même en réalité. La réalité est brutale.

Aussi l'histoire elle-même a-t-elle eu du mal à se dégager comme « chronique » ou récit véridique, des légendes, des mythes. Hérodote sait qu'en écoutant les uns et les autres, il a plus affaire à des contes qu'à des faits réels, car il écrit : « Voilà ce que disent les Perses et les Phéniciens. Pour moi, je ne viens pas ici déclarer vraies ou fausses ces histoires » (*Enquêtes*, I, 5) Et rapidement il raconte la très belle histoire d'Arion « qui aborda au cap Ténare sur le dos d'un dauphin : Arion fut un citharède sans égal en son temps ». Que lui arriva-t-il ? Alors qu'il revenait de Sicile à Corinthe en bateau, les matelots complotèrent de lui voler son argent et de le jeter par dessus bord ; l'ayant compris, Arion demanda à chanter debout sur le tillac. En grand costume, jouant sur sa cithare, il leur chanta l'hymne orthien. « Puis, en le terminant, il se jeta dans la mer, tel qu'il était, avec toutes ses parures... Un dauphin prit Arion sur son dos et le porta jusqu'au cap Ténare ». Quand le bateau se présenta, plus tard, à Corinthe, les marins interrogés mentirent : nous avons laissé Arion à Tarente, dirent-ils ! « Soudain, Arion se montra devant eux, tel qu'il était lorsqu'il avait sauté dans les flots ; frappés de stupeur, les marins ne purent nier leur crime. Voilà ce que disent les corinthiens et les lesbiens » (*Enquêtes*, I, 25) Voilà ce qui rend une histoire digne d'être racontée : c'est son invraisemblance, c'est le merveilleux qu'elle contient. Arion a eu plus de chance que Jonas, qui a dû, lui, demeurer un temps dans le ventre d'une baleine : le dos d'un dauphin devait être plus plaisant !

Est-ce que le mot et le trait ne complotent pas ensemble la naissance de l'imaginaire ? Est-ce que l'imaginaire, tant narratif que pictural, n'a pas pour fonction première de créer des mondes possibles ? Est-ce que l'imagination fantastique et le réalisme ne peuvent pas se développer ensemble, comme deux compagnons ? Est-ce que les formes géométriques, les nombres et les rythmes ne soutiennent pas un déchaînement de l'imagination, l'engendrement de monstres ?

I. « Le mot est un bourgeon qui tente une ramille »[3]

Pris dans son intégralité, l'homme est un être qui non seulement pense, mais qui d'abord imagine : les philosophes l'ont sensiblement oublié, qui ne se sont attachés qu'à la pensée rationnelle, alors que songes, rêves, rêveries, poèmes sont en nous premiers et permanents. Bachelard a écouté le travail de l'imagination au long des quatre éléments, dans l'espace, mais aussi tout simplement dans les mots. Que propose ce rêveur de mots pour décrire l'imagination créatrice à l'œuvre ?

Il faut d'abord comprendre que, pour Bachelard, l'imagination est une énergie, un dynamisme. C'est sensible dans la petite phrase que j'ai épinglée : « le mot est un bourgeon qui tente une ramille ». Au dedans du mot, il est un dynamisme qui ressemble à celui de la vie, la

3 Gaston Bachelard, *Poétique de la rêverie* (PR), Introduction, p. 16. 1960.

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

vie qui sans cesse s'affirme dans la croissance, dans la reproduction ; l'imagination vivante en nous produit, crée, met au jour ses rejetons. La notion de « germe » l'exprime bien :

> « L'image poétique nouvelle – une simple image – devient ...une origine absolue, une origine de conscience. Dans les heures de grandes trouvailles, une image poétique peut être l**e germe** d'un monde, l**e germe** d'un univers imaginé devant la rêverie d'un poète. La conscience d'émerveillement devant ce monde créé par le poète s'ouvre en toute naïveté » (*Poétique de la rêverie*, Introduction, p. 1).

Si cette idée tient bon, alors, l'imagination serait, dans notre psychisme, non pas une tierce faculté, un recours pour lier les concepts de l'entendement et les sensations ; mais au contraire elle serait la toute première faculté de l'esprit. « L'imagination est mise à sa place, comme principe d'excitation directe du devenir psychique » (p. 1). *C*ette place est la première place. L'axiome premier de la pensée de Bachelard serait : l'âme imagine ; non pas « *cogito, ergo sum* », mais « *imagino, ergo creo* ». Sa causalité intime propre, c'est qu'une « image » excite quelque chose en elle, et qu'à partir de ce premier stimulus, la puissance de concevoir des images s'enclenche et invente . Qu'invente-t-elle ? Elle se met sans doute dans le monde de la rêverie, comme quand, sans essayer de contraindre et guider notre pensée ou de suivre une méthode, nous laissons notre âme distraite et libre de ses déplacements. Comme quand nous étions enfants, assis derrière notre bureau en classe, et que nous suspendions la classe, le maître, les camarades, pour observer une fissure dans le mur, la poursuivre mentalement, esquissant la silhouette d'un arbre, rêvant au dessin que nous sommes obligés de reporter de faire, tout en écoutant dans notre tête une phrase entêtante d'un poème ou d'une chanson... Ainsi Léonard de Vinci invite-t-il le peintre à rêver sur les formes des nuages, sur les tâches et les fissures sur les murs, sur les plafonds[4]. Ainsi,tout en écrivant, régulièrement je me détends, et je me dis « j'ai embrassé l'aube d'été » ; je rêve du geste d'ouvrir les bras, d'y recevoir les premiers rayons du soleil qui monte au dessus de l'horizon, et d'y sourire ; car embrasser ici n'est pas fermer les bras, mais les étendre en croix, car s'il fallait embrasser l'aube, si infiniment étendue et ouverte à l'orient, des bras ouverts s'imposent : il ne faut pas se refermer sur soi, mais s'ouvrir.! La petite phrase de Rimbaud me suggère une respiration ample, un doux sourire, un accueil du monde. Ainsi, dans sa salle de classe, l'écolier pratique l'*époché*, comme dirait Husserl, du monde là autour de lui ; mais c'est juste pour détendre un instant son attention, - pas pour feindre qu'il existe un Ego transcendantal qui constituerait le monde ! - La rêverie feint son monde, sans doute, mais ce n'est pas dans une perspective sceptique ou transcendantale : c'est au contraire pour nous donner confiance en lui, nous ré-émerveiller. « Certaines rêveries poétiques sont des hypothèses de vies qui élargissent notre vie en nous mettant en confiance dans l'univers » (PR, p. 7)

Ici, Bachelard se cogne aux gens sérieux, et, en souriant malicieusement, les évite : la rêverie est par eux accusée d'être improductive ; peut être est-ce en partie le cas, quand c'est le moment d'apprendre quelque chose. Mais la poésie, la peinture, les arts plus généralement, n'en sont-ils pas les enfants ?

> « La rêverie nous aide à habiter le monde, à habiter le bonheur du monde » (PR, p. 20).

4 *La poétique de l'espace*, PE, p. 136 « N'y a-t-il pas un plan d'univers dans les lignes dessinées par le temps sur la vieille muraille ? Qui n'a vu dans les quelques lignes qui apparaissent sur un plafond la carte du nouveau continent ? Le poète sait tout cela. Mais pour dire à sa façon ce que sont ces univers créés par le hasard aux confins d'une dessin et d'une rêverie, il va les habiter. Il trouve un coin où séjourner dans ce monde du plafond craquelé ».

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés